

Arbori sapientia

Y a inscrit « ours en miettes »
sur ton curriculhomme
entre les soleils noirs
et des trous de magnum
dans un duel d'absences
sur le quai initial
un trottophobe
dans son vertige horizontal
prisonnier par la nuit
dans la cage des os
et fatigué de ne pas vivre
en dos-à-dos
dans la couveuse des fous
il se floute au banal
dans la meute des loups
à la bile automnale

Le vent est lourd d'amours cassées
Et le silence refait surface
L'éphémère dure l'éternité
Quand le sang reste dans la glace

Le jour fiance au vampire home des esprits
ton ombre avec un mort natal de compagnie
dans le cosmos des paranos en hors service
quand les cœurs nus pris en photo
voient et vomissent
la mer brisée en deux
par ces vieux rendez-vous
qui te perforent la voix
d'où des lacs de cheveux
cascadent à la lumière
par un ulcère heureux
comme un paradis vert
jaillirait des égouts

Le vent est lourd d'amours cassées
Et le silence refait surface
L'éphémère dure l'éternité
Quand le sang reste dans la glace

L'enfance est une guerre
qui sort jamais du bide
comme un de ces coïts
qui ne dit pas son monde
malgré les canadiens
lâchant des sulfamides
sur ton âme en gangrène
jouant les ballons-sondes
dans un corps de synthèse
il ne craint plus l'hiver
les organes se taisent
aux sentiments contraires
de blues intraterrestre
en tristesse hystérique
dans le névropatois
le plus mélancomique

Saint-Valentin 2010

Lâchés de dopamine sur nos jardins fantômes
pour ma petite copine avec ma grande mère
Douchés de pleurs de lave loin des charniers intimes
lovés les corps se lavent des anciennes pantomimes

La vie change de refrain en enlevant sa gaine
On se tire par la main des années souterraines
et les miroirs magiques me parlent enfin d'amour
au pogo panurgique de nos cœurs en tambour

Pas de quoi raccrocher la poésie au mur
au contraire c'est heureux tu t'en parfumes les os
les mots ne moisissent plus comme une vieille voileure
à bord de nos bassins de ta bouche à mon dos

Viva sérotonine captée par tes moiteurs
dans les forêts d'endomorphines plane mon âme
quand tes arbres en fractale veloutent mes humeurs
loin des marais toxiques où le spleen fait ses gammes

La vie remue ses poings libérée de ses chaînes
des mois et des années parfois ça nous reprend
on se fait des idées la porte est pas open
dans la rumination d'un autre instant présent

Pas de quoi fouetter un seul chat de la terre
plus question de danser avec les autophages
ce poker ne vaut pas la chandelle des rages
qui nous soufflent au visage des vérités de verre

Au bal des crinolines j'entre dans tes falaises
sous ton treillis de femme entre deux commandos
nous nous emmènerons sur des chemins de braise
mon émosexuelle toi soubrette moi héros

Emovarius

Un arbre majuscule à l'aura métallique
créa l'exosquelette sur tes peurs dénudées
en acier végétal dans ta prison ludique
Et ton sexe d'écaillés au carnaval d'été

*Sur la trace des vivre qui me servaient de quais
Trop d'années à passer à espérer le vent
Je comptais mes organes comme on jour aux osselets
Pour voir des goélettes revenir goëlands*

Dans le sang de vos robes le cosmos règle noir
c'est la chasse aux contours
seul dans mon subgothique
pas même un souvenir au gré des fantasmors
N chimères sur Richter dans la foule toxique

*Les séismes intérieurs sont des supers délires
disparus pour toujours et puis refabriqués*

Dans la peau d'un homme

Vade retro vinasse
& benzodiazépines
au champ du 28 mars
dix ans dans les morphines
socialo solitaires
un p'tit cachet contre le spleen
sous l'abribus des littéraires
perfès sous poésie

dans la peau d'un homme
tu prends des coups dans les gencives
un katana dans le sternum
jusqu'à ce que la vie s'ensuive

J'ai encore son odeur
quand la lune est en lave
entre mes doigts pleureurs
et les dunes qui gravent
sur sa chute étoilée
nos ébats d'avant-hier
entre les hivers de l'aimer
et nos printemps sous ses paupières

dans la peau d'un homme
tu prends des coups dans les gencives
un katana dans le sternum
jusqu'à ce que la vie s'ensuive

Mon œil va se lever
de son soleil ardent
cédant la place aux gars plus frais
qui jouent les soupirants
dans l'insomnie de dame ivresse
dans son navire multicolore
quand les démons de la tendresse
torpillent la chape de l'aurore

dans la peau d'un homme
tu prends des coups dans les gencives
un katana dans le sternum
jusqu'à ce que la vie s'ensuive

Et les syndromes florida
démineront ses firmaments
carmin folie et musica
quand la milice des absents
soufflera sur mes rêves
comme un sale vent d'automne
quand l'amour a la crève
au venin des cyclones

dans la peau d'un homme
tu prends des coups dans les gencives
un katana dans le sternum
jusqu'à ce que la vie s'ensuive

*Sous spasmes renaissances au piano des navires
sur l'octave où balance un paradis medley*

Quelques-uns des écrins où se nacre ton feel
femelle équilibriste en gare erotica
Vénus respirateurs quand je retourne au grill
de mes leurres gore-à-gore entre deux guérillas

*Et s'il y a de ces mots que je n'ose plus dire
sous l'armure de violence qui tisse mon épiderme
Je tatoue mes tourments aux écorces de guérir
sous les paroles mortes on voit parfois des gemmes*

Mélancomane

Les arbres déjà vieux au bout d'une année-ville
la soif de la folie les a brûlés de froid
et l'automne amoureux les multiplie par mille
au feu des hivers morts aux feuilles de nos doigts
Pratiquants de l'absence et religieux du vide
désossent les couleurs dans nos cerveaux brisés
et l'imposteur social tient l'agenda des rides
de mon cœur en cellule au club des émondés

Je traîne ma viande émotionnelle
comme un macchab sur des béquilles
dans la tempête originelle
qui fait de moi d'ex en sosie
un charognard érotomane
léchant les rêves de l'hybride
nourri au sang d'un waterman
aux mélopées paranoïdes

Funérien en lovetest à la foire aux tombeaux
j'ai le trac animal de tromper mes visions
au linceul d'une étoile je sors de son fourreau
mon ange pneumatique pour singer vos passions
Mais un manteau d'hélium recouvre les poètes
dans la pudeur morbide d'un amour ermitique
quand nul ne peut s'enfuir de son propre squelette
même au gré des nausées les plus misanthropiques

Je traîne ma viande émotionnelle
comme un macchab sur des béquilles
dans la tempête originelle
qui fait de moi d'ex en sosie
un charognard érotomane
léchant les rêves de l'hybride
nourri au sang d'un waterman
aux mélopées paranoïdes

L'espoir joue au menteur ta solitude mauve
et t'arrache les organes comme un vieux soupirant
enlève les pétales d'un amour lancinant
cf. un farfadet dans tes forêts d'alcôve
J'écris avec mon corps les déraisons passées
quand ta mue clandestine amarrait à mon flanc
tes soupirs et tes spleens et ta tendresse à quai
et le tableau des morts dans ton corsage blanc

Et mon fantôme se défenestre
dans les tessons de magnolia
voulant te disparaître
aux mosaïques de la noïa
pour retrouver l'âme alchimique
dans le puzzle de nos distances
la symphonie des amnésiques
déportés sur le grand silence

dans la peau d'un homme
dans la peau d'un homme

dans la peau d'un homme
tu prends des coups dans les gencives
un katana dans le sternum
jusqu'à ce que la vie s'ensuive

Grammaire de l'être

Doit-on espérer une grammaire de l'être ?
Le danger de l'auteur serait de se réduire
ou d'être réduit dans l'opération
de lire à un éclat solitaire vécu
comme unique et définitif.

Il faut se compter pour autant de copeaux
que les mots d'un livre bizarre.

Copeaux, plumes de bois, mille répétitions
de l'ange mort à nous.

L'écrivain ne porte en lui que l'œuvre en embryon,
tandis que lire est un autre Spectacle.

Tandis que la lecture suppose une première mort
de l'œuvre, un meurtre sur l'écrivain.

Lire c'est mourir l'écrivain.

Activement. Le posséder, le tromper, le ruiner.

Casser des cailloux dans la carrière de son éternité.

Pomper l'oxygène d'un être qui n'existe pas,
ou si peu. Contours, axiomes, masques de cire.

Nulle vérité ici, juste des éraflures de personnalité,
langues divines dans la bouche moisie des rêves,
pinces trempées de foutre.

L'écrivain est un détective de l'être intime,
un introspecteur qui n'aura pas d'autre choix
que de se jeter par la fenêtre

une fois l'auteur du crime démasqué,

ce pour effacer le témoin entendu

à la barre du vent,

lui-même toujours lui-seul.

Et si le lecteur s'entendait
cause terminale et supérieure,

il meurt également à chaque mot, chaque mot est
une bombe, une mine qui lui écorce la figure
pour charmer sa tête de mort.

Je suis un moine muet dans la chorale de l'espèce.

Je règle mon cœur sur l'heure des bombes.

Je le demande à tous les hystériques du verbe ici :

Doit-on espérer une grammaire de l'être ?

Vous avez trois heures.

Fou !

mon corps est une mosaïque un mandala
que j'expose à la vie de n'importe qui
mon cœur est une lampe à pétrole
il en reste encore un peu
et mon tout sont des ruines lunaires
où tu peux venir une heure
si tu n'as pas peur des sincérités

infirmière ! brancardiers !

mon foie est une cuve d'encre noire
où la colère se fait cancer
mes reins ne font que passer
au bassin fou des voluptés
et mon tout est une amère douceur salée
quand j'y déchire ta société
dans un chaos à caresser
infirmière ! brancardiers !

mon sexe est un lit glacé
où chauffe ta langue volubile
ma carcasse en réa contre ta peau
entre back room d'automne
et c.h.u. solaire

mon tout est un squelette
dans un linceul de tendresse

infirmière ! brancardiers !

ma bouche est une machine à vomir
des phrases amoureuses
ma gorge est un hall de gare
où l'on fouille les souvenirs
à coups de vigipicrate
et mon tout est un appart à l'abandon
une salle-cantine de tribunal

infirmière ! brancardiers !

mon estomac est une fourrière à muses
dont personne ne parle plus
mon cerveau un sous-sol de sujets trouvés
une décharge de fœtus
comme des jouets cassés
désagrégés en voie lactée
et mon tout s'en fout

et mon fou est partout

Doit-on espérer une grammaire de l'être ?
Assez que ses rêves fassent de la claustrophobie
dans mon corps, billes d'un flipper débranché,
coincées quelque part entre le foie et les poumons.
Mais d'un autre côté tenir une femme dans ses bras
et lui faire l'amour est une manière de s'initier
au langage de la décomposition.
Alors il manque à la langue
un temps de conjugaison.
On parle toujours au présent on oublie de parler
à l'absent de l'indicatif.
Ou plutôt : à l'absent du dépressif.
Mais ça ne dure pas. On n'est jamais tranquille.

Alors, doit-on espérer une grammaire de l'être ?

Parce que c'est moins les distractions du cinéma
qu'ils veulent les gens
qu'une caméra pointée sur leur déchéance.
Qu'on les filme de partout, pour qu'enfin
leur petite culture de désespoir
devienne pornographique.

Le néant se fait à nous mâche l'homme
comme un rhumatisme
et le cerveau doit décomposer tout seul
les chapelets du temps
l'espace à continuer.

Doit-on vraiment espérer une grammaire de l'être,
alors que nous accumulons les zones fériées
dans le grand calendrier du chagrin ?

Tandis que le cerveau est notre seul prédateur.

Vous n'entendez plus que ses mâchoires crisser
dans la chair,
comme si votre squelette était en métal,
alors que vos mains se froissent
comme des feuilles mortes,
recroquevillées sur le dernier verre d'alcool.
Vous n'entendez même plus vos cris.
Vous n'arrivez plus à pleurer.
Vous ne pouvez pas vous laver l'âme
– au mieux vous gratter la peau
avec vos poings pour dissoudre
les plaques d'humiliation
qui démangent la cervelle,
comme une gale mentale.

Gratter, comme un chat gratte à une porte
dans ses mialements d'automne,
gratter comme on gratte des ruines
et des tombeaux,
boîtes aux lettres oubliées, pour y relire des mots
qui n'ont plus de sens.

Enassassinée

J'entends la voix la mienne
c'est celle qui résonne qui me tient encore droite
je fais celle qui ignore qu'à la fin je m'écroule
et d'un coup à genoux je supplie
tout et rien de ce qui n'entend pas
d'arrêter la torture de me laisser en paix
mais ça ne se peut pas ça exige toujours

Suis enassassinée

Je ne sais quel tribut je dois payer sans cesse
et je hurle tout bas à la planète entière
qu'on m'arrache ce cœur je suis à vif à nue
je ne parlerai plus je promets je le jure

Suis enassassinée

Je veux m'en aller seule marcher longtemps sans but
sans personne qui m'abuse sans rien qui me console
je ne crois plus en ceux je ne veux plus savoir

Suis enassassinée

Je ferai le chemin dans la pluie dans le vent
pour ne plus sentir rien juste marcher marcher
et m'en aller très loin vers ce pays idiot
où plus rien ne me parle et plus rien ne m'étreint

Suis enassassinée

**Tous textes écrits par Julien Soulier
sauf « Enassassinée » par Joëlle Angéli.
« Arbori sapientia », « Mélancomane »,
« Dans la peau d'un homme » et « Fou ! »
issus du recueil *Encore des crépuscules*,
(Editions Eclats d'encre, octobre 2010).
Toutes musiques composées, enregistrées,
mixées et masterisées par Vincent Fallacara.**